GENETTE, Gérard. *Bardadrac*. Paris : Seuil, 2006.

J'ai un dictionnaire à part moi.
Montaigne

Fut un temps où l'on savait ce qu'est un dictionnaire, même si ce genre se divisait plus ou moins clairement en répertoires de mots et catalogues de choses. Il a, depuis, pris ses aises en tous sens. De celui-ci, les types implicites sont plutôt chez Voltaire *(Dictionnaire philosophique)*, chez Flaubert *(Dictionnaire des idées reçues)*, chez Ambrose Bierce *(Dictionnaire du Diable)*, chez Roland Barthes *(par Roland Barthes)* ou, dans un autre désordre, chez Montaigne bien sûr, chez Lichtenberg, chez Mark Twain, dans les notes de voyage de Stendhal, le journal de Renard, les chroniques de Vialatte, les souvenances de Perec, les dessins de Sempé.
« Ce livre n'a jamais été fait, il a été récolté. » Ses objets – épiphanies contingentes, idées bonnes ou mauvaises, souvenirs vrais et faux, partis pris esthétiques, rêveries géographiques, citations clandestines ou apocryphes, maximes et caractères, apartés, boutades et digressions – composent un puzzle à ne pas recomposer. De ses entrées, on pourrait dire, comme l'auteur des *Coches* : « Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas toujours la matière ; souvent ils la dénotent seulement par quelque marque. » Reste parfois, si l'on y tient, à deviner laquelle, et selon quelle figure.

Aa. Les cruciverbistes, et par capillarité tous les autres, connaissent de nom ce petit fleuve côtier qui sépare les départements du Nord et du Pas-de-Calais, mais peu savent (moi-même, je viens de l'apprendre) qu'il frôle Saint-Omer par le nord et Gravelines par le sud, qu'il traverse le parc régional de l'Audomarois, et qu'entre Wicquinghem et Remilly-Wirquin sa « haute vallée » vaut le détour. La campagne française est pleine de ressources, mais « haute » est à prendre ici dans un sens purement hydrographique : n'y cherchez aucune montagne.

Aarhus. J'aimerais disposer d'un autre mot que *détournement* ou *récupération* pour désigner cette pratique, sans doute plus ancienne qu'on ne croit ordinairement et aujourd'hui devenue universelle, qui fait du neuf avec du vieux en adaptant l'objet ancien à une fonction nouvelle. De sa version architecturale, évidemment la plus spectaculaire (mais les menus bricolages de Picasso, comme son modèle réduit de voiture transformé en tête de guenon, ne sont pas moins efficaces), je crois avoir eu la révélation, sans doute déjà trop tardive, en novembre 1975, au sortir des ravissantes maisons de poupée du quartier d'Andersen à Odense, dans le bâtiment de la Faculté des lettres de l'université d'Aarhus, en Jutland, qu'on a logée dans une ancienne usine abandonnée au génie de l'adaptation. Dans la salle où je m'efforçais de parler, les gros tuyaux soulignés de couleur vive donnaient un relief inattendu à un discours qui n'en comportait peut-être pas. Je n'allais pas tarder à en trouver un équivalent, certes plus touristique, dans l'ancienne conserverie

(Cannery) et l'ancienne chocolaterie Ghirardelli, qui surplombent le Fisherman's Wharf de San Francisco. Ce mariage à peine forcé, quoique souvent d'allure brutale, de la culture et de l'industrie est donc devenu fréquent sans jamais devenir banal, car chacune de ses applications comporte en elle-même une saveur qui tient au contraste jamais effacé entre une forme ancienne encore perceptible et la fonction toujours distincte qu'on lui impose. C'est ce que, sans chercher trop loin, j'appellerais volontiers l'effet palimpseste, et d'autant plus volontiers que cette appellation elle-même illustre à sa manière l'acte d'usurpation légitime qu'elle désigne, comme toute métaphore encore vive laisse voir à la fois son sens figuré et son sens littéral ; à la fois, c'est-à-dire en transparence, ou peut-être en alternance rapide, comme le lapin-canard de Jastrow, qui clignote sans cesse entre lapin et canard – et la voiture-guenon de Picasso, entre voiture et guenon. J'aimerais supposer qu'un tel effet est recherché, fictivement, par le Pompidolium achevé en 1977, qui fait mine d'occuper les locaux désaffectés d'une ancienne raffinerie. Feignez au moins de le croire, cela vous réconciliera avec lui, et du même coup avec une partie, et non la moindre, de l'architecture contemporaine.

Ablette. « Taquiner le goujon » n'était qu'une façon de parler. En tout cas, nous n'en attrapions guère, mais plus souvent des ablettes, parfois des vairons, avec un peu de chance un ou deux gardons. Je n'ai aucun souvenir de brochet ; la vraie malchance, c'était une godasse détrempée, et forcément dépareillée. Cela se passait au bord de la Seine, quelque part entre Andrésy et Meulan, quand mon père m'emmenait, munis sur nos vélos de deux cannes archaïques, sans moulinet, d'une série d'hameçons soigneusement calibrés, et d'une boîte de pastilles Valda pleine d'asticots récoltés au hasard de la bêche, et qui se tortillaient dans une couche de sciure qui leur servait à la fois de linceul et de repas funèbre. Ma mère appréciait peu ces expéditions, auxquelles du moins la préparation d'une hypothétique friture la dispensait de participer. Curieusement, nous ne pêchions jamais dans l'Oise, pourtant plus proche, et pour moi plus aimable, mais sans doute réputée moins poissonneuse.

Absolu concret. Je ne sais plus sous quelle néfaste influence philosophique j'avais qualifié de cet oxymore, si c'en est un, la passion amoureuse, dont je croyais savoir quelque chose. Cette appellation avait fait son chemin dans notre petit groupe, et j'entends encore un de mes camarades crier un jour, d'un bout à l'autre du réfectoire de la rue d'Ulm : « Absolu concret au téléphone ! » Pour le coup, transparente aux seuls *happy few*, c'était une métonymie, ou je ne m'y connais plus (c'est bien possible).

Il faut préciser qu'en ces années cinquante, il n'y avait encore, pour toute l'École, ou du moins pour tous ses élèves, qu'une cabine téléphonique, ou plus exactement un appareil mural situé dans un cagibi attenant au hall d'entrée, dit encore « aquarium ». On pouvait, moyennant je ne sais plus quel paiement, appeler de là qui l'on voulait, mais être joint de l'extérieur supposait que quelqu'un passât assez près pour entendre la sonnerie, et voulût bien (« Ne quittez pas ! ») se donner la peine d'aller chercher « l'intéressé » là où il était censé se trouver. L'opération pouvait prendre de longues minutes, pendant lesquelles le combiné se balançait tristement au bout de son fil. Quand ledit intéressé se montrait (si j'ose dire) introuvable, ou moins intéressé qu'on ne l'avait supposé, il fallait bien de la complaisance pour revenir au cagibi donner la décevante réponse. Bien entendu, il arrivait assez souvent qu'un tiers vînt spontanément pour « passer » lui-même un appel extérieur. Il trouvait le combiné en l'état que j'ai dit, et, pour couper court, annonçait sans scrupule, en se gardant bien de toute question aux effets possiblement embarrassants : « Il n'est pas là ! » À l'autre bout du fil, l'appelant ou appelante pouvait bien s'apercevoir que la voix du répondant avait changé, il suffisait de raccrocher à temps pour enclencher une autre communication. Il pouvait aussi se faire, dans les cas les plus prometteurs, à juger du timbre, que le tiers se substituât au supposé absent, et certaines de ces substitutions ont conduit à d'intéressantes bifurcations du destin. Je dus ce jour-là féliciter Paul Veyne de sa perspicacité et le remercier de sa relative discrétion. L'absolu en question était en fait un peu moins concret qu'il n'aurait dû. Mais ceci est une autre histoire, et je ne suis pas ici pour raconter ma vie. Quoique.

Acacia. Dans le jardin de mon enfance, il en poussait un, plutôt chétif, face à la Seine. En pinçant ses pétioles entre pouce et index, et en tirant doucement, on obtenait une sorte de bouquet de folioles vert pâle, parfaitement éphémère, puisque, sitôt lâché, il se dispersait au vent. Cet exercice n'était pas très bien vu. Pour m'en détourner, ou m'en punir, on m'apprit que cet acacia était en fait un robinier, ou plus exactement un « robinier faux acacia » *(Robinia pseudoacacia)*. J'ai découvert depuis que bien des espèces végétales sont des sortes de contrefaçons, répliques trompeuses d'autres espèces. Ainsi, le sycomore, qui en fait beaucoup dans le genre, est un « érable faux platane » *(Acer pseudoplatanus)*. La nomenclature botanique en place depuis Linné aurait bien besoin d'une petite réforme. Au fait, je crains bien de n'avoir jamais rencontré un vrai acacia – sans doute faux robinier. En revanche, je sais comme tout le monde que le mimosa est bel et bien un acacia. Pour la symétrie, on avait adjoint à notre robinier un « vernis du Japon », *alias* « sumac », ou peut-être plutôt « faux vernis du Japon », *alias* « ailante ».

Accueil. Conçu nécessairement l'année de la Crise et (prétendait mon père en veine de métaphores acrobatiques) sur un tandem, je vins plus confortablement au monde, un samedi à quatorze heures, dans une clinique de la rue Pelleport – clinique aujourd'hui disparue comme bien d'autres choses dans ce quartier, dont le mythique 36 rue des Amandiers, taudis grandiose où mon père avait passé sa propre enfance avant la Grande Guerre, et dont le souvenir, amplifié s'il se peut, allait longtemps animer le légendaire familial. Cette rue Pelleport, et aussi, à peu de chose près, la rue Orfila, où nous vécûmes encore quelques mois à mon insu, sont maintenant séparées des frondaisons du Père-Lachaise par une rue, un passage et une impasse Stendhal, et même une rue Lucien-Leuwen – exemple rare, peut-être unique, et dont j'ignore la date et les circonstances, d'une voie publique dédiée à un héros de fiction ; j'ai bien connu jadis un passage Bournisien, qui donnait dans la rue Vercingétorix, mais il a sombré depuis dans quelque sinistre « rénovation », et je doute que son héros éponyme ait été le maladroit confesseur d'Emma Bovary. La dédicace à Lucien serait, à mon avis, mieux à sa place à Nancy, sous des persiennes vert

perroquet, mais on a sans doute jugé que le personnage serait heureux de voisiner avec son créateur – qui pourtant n'a sans doute jamais, de son vivant, traîné ses guêtres dans ces terrains alors plus que vagues, et qui depuis « repose » en personne, si l'on peut dire et sous l'épitaphe que l'on sait, au cimetière Montmartre. Pour faire bonne mesure, cette rue Leuwen est aujourd'hui fermée par une « Résidence Butte Stendhal » qui charge un peu ridiculement une barque commémorative aussi zélée qu'incongrue, même si je crois savoir que Louis Althusser vint un jour y finir une mourante vie. Avec ou sans ce patronage tardivement romanesque, je me sens toujours descendu (quoique trop tôt pour avoir souvenir de la descente) de cette colline, inspirée à sa façon, où, par-dessus les tombes, soufflait alors un certain esprit. C'était le Ménilmontant chanté par Maurice Chevalier et Charles Trenet, et qu'il ne faut pas tout à fait confondre avec Belleville, dont il ne dépendait plus depuis leur commune annexion à Paris en 1860. Au reste, la mairie du « Vingtième », place Gambetta, est bien ici, et non là. Malgré le lien établi par la très longue rue des Pyrénées, chemin de quasi-crête qui file encore bien plus loin vers le sud comme s'il voulait aller justifier son nom jusqu'à l'Espagne, la différence était aussi perceptible qu'indéfinissable entre ces deux villages qui se partagent l'arrondissement : Belleville, un peu plus canaille (« classes dangereuses » : la Courtille, ses guinguettes et ses mauvais garçons : revoyez *Casque d'or*), Ménilmontant, resté plus campagnard et devenu plus prolétaire : « classes laborieuses ». Aussi évitions-nous le désobligeant sobriquet « Ménilmuche », que n'utilisent que les béotiens et les touristes montés de la plaine et du marais. Cela peut aussi s'illustrer par l'opposition entre ces deux « espaces verts » : les Buttes-Chaumont au nord, le Père-Lachaise au sud, dont le mur des Fédérés reste le saint des saints, mur des Lamentations de la mémoire révolutionnaire, que je devais aller, bien des années plus tard, célébrer en cortège deux ou trois 28 mai de suite. Un tel voisinage oblige un peu, sans qu'on sache toujours à quoi.

Après ces considérations générales, dirait ici Brulard, je vais naître. Ce fut, selon l'état civil, un 7 juin, date connue depuis 1788, et pas seulement à Grenoble, comme « journée des Tuiles », ce que mon père ne se lassait pas de rappeler dans un esprit assez constant d'affectueux sarcasme. Le jour de cette tuile-là, donc, il

me considéra sans indulgence, et conclut de ce premier examen au sortir des limbes : « Il fait plus vieux que son âge » On m'a si souvent répété ces paroles de bienvenue que je crois les avoir entendues moi-même en version originale, et avoir apprecie à sa juste valeur cette première (pour moi) manifestation du génie paternel. En tout cas, par la forme et pour le fond, ce constat m'est resté.

Acoustique. Au début des années cinquante, un récital d'Andrés Segovia, sur un instrument qu'on n'éprouvait pas encore le besoin de dire « acoustique », exigeait et obtenait un silence proprement religieux : on aurait entendu voler une mouche, mais aucune mouche n'osait voler. Hélas, pour le seul de ces concerts auquel j'ai pu assister, au Théâtre des Champs-Élysées, nous étions, Odile et moi, arrivés un peu en retard, et une ouvreuse imprudente nous laissa entrer pendant le premier morceau – pour le moins, un mouvement de partita de Bach, transcrit par les soins de l'interprète, andalou de naissance mais tout castillan d'austérité. Gagner nos places sans provoquer aucun bruit relevait du miracle, et le miracle n'eut pas lieu. Ce qui eut lieu fut tout le contraire, même s'il n'existe aucun mot pour désigner une telle chose : le Maître arrête tout net sa chaconne, nous fixe, dans un silence de plomb, jusqu'à ce que la honte nous eût changés, une fois assis, en statues de sel, et reprend *da capo*. Je ne suis pas sûr d'avoir écouté la suite dans la disposition d'esprit qui lui convenait, mais, depuis ce jour, je sais vraiment ce qu'*acoustique* (celle du théâtre, aussi) veut dire. C'est peut-être aussi depuis lors que je souffre, par autopunition, de la maladie appelée *hyperacousie* : habitant au troisième étage, je peux dire quand mon voisin du rez-de-chaussée mange une biscotte, et de quelle marque. Mon camarade Marcel Proust, qui souffrait apparemment, entre autres, de la même pathologie, tapissa comme on sait sa chambre de liège et imposa à son voisin du dessus une moquette très isolante. Je me contente d'offrir aux miens des petites madeleines à tremper le matin dans leur thé – au lait, si possible, qui étouffe mieux le bruit. J'envie les médecins qui ont besoin d'un stéthoscope.

Amish. Le plus charmant, dans la campagne du comté de Lancaster, en Pennsylvanie, ce sont les voitures à cheval des paysans amish. Curieusement, ces équipages à l'ancienne détonnent davantage

dans le décor bucolique que les automobiles modernes des touristes. Je crois comprendre la raison de ce paradoxe : elle tient aux larges surfaces de verre, apparemment briquées chaque matin à la peau de chamois, qui font de ces voitures des sortes de vitrines ambulantes, à vrai dire plus miroitantes que transparentes, comme des glaces sans tain. Le paysage s'y brise sous tous les angles en facettes étincelantes. Rien d'ailleurs n'est moins discret que ce bruit de sabots sur l'asphalte impeccable de leurs chaussées. Et, malgré le refus des techniques modernes, ou peut-être à cause de ce refus ostensible et comme affiché, rien ne manifeste davantage la présence humaine sur le sol américain.

Amour. « En amour, disait Balzac, il y en a toujours un qui souffre et un qui s'ennuie » (relisant *Adolphe*, il aurait plutôt dit : « *une* qui souffre… »). Je ne sais quel mauvais esprit répondait : « Vous devriez peut-être changer de position. »

Amour-propre. Alain le disait « toujours malheureux » ; non pas, je suppose, faute de réciproque, mais plutôt faute de gratification effective. Si solipsiste qu'on puisse (vouloir) être, l'estime ou le goût de soi ne passe que par le regard ou la parole d'autrui. À propos de telle appréciation positive venue d'ailleurs, une amie me disait parfois : « Ça vous revalorise. » Elle entendait par là, comprenais-je, que cette appréciation par une tierce personne la confirmait dans la sienne, dont elle n'était jamais tout à fait sûre, qui n'était d'ailleurs pas si haute, et qu'elle ajustait périodiquement à force de ce qu'on a, plus tard, qualifié de désir triangulaire. Même la relation à soi se nourrit de telles évaluations indirectes. Lorsqu'on le complimente sur un de ses livres, un auteur que je connais s'abstient à grand-peine de le relire entièrement à la lumière de cet éloge, qu'il espère confirmer par ce simulacre de lecture mimétique. Sans doute par l'effet d'une heureuse nature, les critiques négatives ne lui suggèrent jamais la trop mortifiante épreuve inverse.

Angèle. Un stand de « littérature » (lisez : de propagande imprimée) à la Fête de *L'Huma*, sous le double règne de Maurice et Jeannette. Un militant fait l'article : « Achetez le *Manifeste com-*

muniste, de Karl Marx, et Angèle, sa femme ! » Un autre le pousse du coude, pour lui signaler sa bourde. Croyant avoir compris, il se corrige précipitamment : « … de Karl Marx, et Angèle, sa *compagne* ! » Un autre camarade – ou peut-être le même – croyait savoir que notre emblème était (ce qu'il aurait bien dû être) « l'enclume et le marteau », et apprenait le russe pour lire Marx dans le texte. Un autre, charitable, voulut le tirer de cette méprise. Mais lui, à qui on ne la faisait pas : « *Le Capital*, de l'allemand, sans blague ? Et *Mein Kampf*, c'est du yiddish, peut-être ? »

Antisèches. En ce temps-là, les jeunes filles comme il faut ne portaient pas des jeans délavés, mais, au printemps, des robes ou des jupes légères et de longueur raisonnable : ni trop ni peu. Le jour du baccalauréat, l'une d'elles avait griffonné sur ses cuisses une antisèche en vue de je ne sais quelle épreuve – épreuve écrite, j'entends, car à l'oral, devant un examinateur éventuellement soupçonneux par principe ou abuseur par position, la manœuvre aurait pu mal tourner –, antisèche qu'elle nous montrait, en rougissant un peu, après usage et à la sortie. La lecture à l'envers du grimoire en voie d'effacement nous prenait quelque temps, mais l'audace du procédé imposait le respect.

Après-guerre. Euphémisme pour *avant-guerre.*

Arrogance. Défaut exaspérant qui consiste à mal supporter celle des autres.

Assemblo. Je suis sûr de n'avoir jamais eu, ni même demandé, pour Noël, ce jeu intelligent qu'était le Meccano. Tel que je le voyais fonctionner chez mes petits camarades, je le trouvais, avec ses poulies et ses engrenages, trop technique, ou trop industriel. Je lui en préférais un autre, sans doute disparu depuis, qu'on appelait Assemblo. C'était un simple jeu de construction, comme l'actuel Lego, ou plutôt comme les versions les plus élémentaires du Lego. Il se composait de plaques de métal munies de rebords cylindriques, qu'on assemblait en y introduisant des tiges rigides capables de traverser leurs cylindres alternés, un peu comme un

gond dans une charnière. De fait, le seul mouvement qu'autorisait ce dispositif était celui d'une porte tournant sur son axe horizontal ou vertical. Certaines de ces plaques étaient triangulaires, ce qui permettait de terminer une tour par un faîte à quatre pans. Même enrichi au fil des ans par des boîtes complémentaires, et posé sur des essieux qui pouvaient recevoir des roulettes, l'ensemble restait foncièrement statique, plus proche des stabiles de Calder que de ses mobiles, ou des machines de Tinguely, et c'est peut-être, obscurément, ce qui m'y attachait – avec ce mérite suprême, que je ne le rencontrais chez personne d'autre, et que personne, venu chez moi, ne manifestait la moindre envie de s'y associer, comme s'il avait été inventé à mon seul usage. C'était vraiment tout le contraire d'un jeu de société.

Atlas. Je vois bien que Chicago est sur la rive ouest du lac Michigan, qui se trouve de ce fait à l'est de la cité venteuse. Mais j'ai beaucoup de mal à l'admettre, et que, pour retourner à New York, il faille, non pas s'éloigner dudit lac mais bien le traverser, fût-ce à la nage – sans compter que, pour un Européen, voir le soleil se *lever* sur la mer, ou sur une sorte de mer, est toujours un peu troublant, d'où quelque malaise sur la côte est du Nouveau Continent. Je dois admettre aussi que sur le plan, sur la carte, et même, je suppose, sur *tout* plan, sur *toute* carte, et même encore sur tout globe terrestre, l'ouest se trouve à gauche et l'est à droite. Chicago, donc, à gauche du lac. OK. Mais voilà, ou plutôt voici ce qui (me) cloche. Je sais, par exemple, que la ville de Mâcon se trouve sur la rive ouest, donc, sur ma carte, à gauche de la Saône, comme Valence se trouve sur la rive est du Rhône, à droite sur ma carte. Mais quand je « descends » dans le Midi par la N 6 ou l'A 6, je trouve, sur le territoire réel, Mâcon (qui n'a pourtant pas changé de rive) à *droite* de la Saône, et Valence (même clause) à *gauche* du Rhône (allez-y voir vous-mêmes, si vous ne voulez pas me croire). Que se passe-t-il donc ? Réfléchissons un peu. Quand je « remonte » du Midi par le même chemin (au choix), je trouve bien Valence à *droite* du Rhône, et Mâcon à *gauche* de la Saône, *comme sur ma carte.* Il faut croire que ma carte est dessinée pour les gens qui reviennent du Midi, et non pour ceux qui s'y rendent. Compensation légitime à la fin des vacances ? Bien sûr que non, et

l'habitant de La Nouvelle-Orléans qui rentre à la maison, en bateau à aubes, d'un séjour de vacances au Yellowstone, trouve bien sur sa droite, quoique à l'ouest du Mississippi, la ville de Saint Louis que, conformément à l'indication cartographique, il avait vue à sa gauche à l'aller. Les vacances n'ont donc rien à faire ici : la vérité (je suppose) est que toutes les cartes du monde sont dessinées du point de vue d'un observateur, et à l'usage de voyageurs, qui regardent vers le nord (du sud au nord), et pour qui le nord est en haut (en face) et le sud en bas (dans leur dos), quelque méridien qu'ils chevauchent. Il doit y avoir à ce parti pris une raison que j'ignore, et que je ne propose pas de combattre : il fallait bien choisir une convention, et s'y tenir, sauf révolution mondiale, et peut-être même universelle. Carte ou pas carte, quand un explorateur se trouve perdu en plein bled, on lui conseille de se tourner vers le nord, grâce à sa boussole, s'il ne l'a pas perdue, ou à l'étoile Polaire, s'il la voit, ou à la mousse des arbres, s'il y en a, et, ainsi « orienté », il aura l'est à sa droite, l'ouest à sa gauche, et le sud dans le dos : c'est comme ça et pas autrement. Mais je vous ai fait toucher (du bout) du doigt, j'espère, les inconvénients vécus, quoique non toujours perçus, de ce septentriotropisme abusif. Si vous voulez de temps en temps le corriger pour votre usage privé, heureusement, rien n'est plus simple : en quittant Paris, ou Lille, ou Stockholm, ou Rovaniémi, Laponie, ou Point Hope, Alaska, en direction (je ne dis pas destination) du pôle Sud, prenez votre carte Michelin, et *consultez-la à l'envers*, verticalement si possible, sud en haut, nord en bas. Vous aurez un peu de mal à lire le nom des villes, des provinces, des États, des montagnes, des fleuves, des mers, des déserts, mais au moins vous y trouverez bien à droite ce qui est effectivement (par la portière) à votre droite, à gauche ce qui est *en vrai* à votre gauche. Pour plus de commodité, puisque en fait seules les indications verbales obéissent vraiment à cette fâcheuse nordomanie, faites-vous imprimer, s'il n'en existe déjà, toute une série de cartes à lettres inversées, tête au sud, pied au nord : un logiciel *ad hoc* y pourvoira sans peine. Vous aurez ainsi un double jeu de cartes alternativement conformes à votre orientation sur leur territoire, et vous cesserez de lire à l'envers, une fois sur deux, le monde que vous voyez toujours à l'endroit.

J'ai aussi un peu de mal, outre-Atlantique, avec l'emploi topo-

graphique des termes *up* et *down*. Je vois bien qu'à New York, ville (au moins Manhattan) et État, *up* signifie nord *(uptown, upstate)* et *down* sud : *downtown*, et (moins souvent) *downstate*. De nouveau, cette façon de parler s'accorde avec la configuration d'une carte ou d'un plan tenus verticalement, et elle en dérive peut-être. Il se trouve que cette orientation coïncide aussi bien avec le cours du fleuve Hudson, qui coule, comme il faut, nord-sud. Mais je ne suis pas certain que le *downtown*, dont le mot signifie partout « centre-ville », se trouve partout au sud du plan. Je vois au contraire que les quartiers sud de Boston et de Chicago sont plutôt dévolus aux ghettos noirs et / ou pauvres, et que les *downtowns* civiques et commerciaux de Boston et de San Francisco sont esquichés dans un angle nord-est. Pour tout simplifier, à La Nouvelle-Orléans, le centre, au moins touristique *(French Quarter)*, qui est aussi au nord-est, occupe, comme chacun ne le sait que trop depuis peu, la partie la plus haute, ou la moins basse, et la moins pauvre, de la ville : pour aller d'*uptown*, la ville noire, à *downtown*, la ville blanche et « créole », Buddy Bolden devait traverser Canal Street, et monter un peu (mais pas trop).

Auschwitz. On fait tort à l'histoire et à la raison en refusant si souvent d'expliquer cette monstruosité sous prétexte qu'expliquer, c'est déjà excuser – comme on s'offusque qu'un film montre Hitler « comme un être humain ». Pour une fois, la vieille distinction entre *explication* et *compréhension* suffirait à trancher ce nœud : on ne doit pas comprendre (de l'intérieur, par *Einfühlung*) le nazisme, ou toute autre horreur historique, mais on doit chercher à l'expliquer par ses causes, hélas multiples, dont, justement, la monstruosité de certains êtres humains, qu'il est bien naïf de juger inhumaine. Cette explication est la tâche de l'historien, qui n'implique aucune empathie : il n'y a place ici pour aucun « syndrome de Stockholm ». Quant à la phrase d'Adorno qui, telle qu'on la glose, prétend interdire ou condamner toute création artistique après (et au nom de) cet événement, je constate qu'on la cite, comme tant d'autres, plus souvent qu'on ne l'applique. On fait bien de ne pas l'appliquer, mais je doute qu'on fasse bien de tant la citer.

Ausculteur. Le médecin « de famille » de mon enfance semblait avoir pour unique fonction, me concernant, de poser sa tête sur une serviette, elle-même posée sur ma poitrine, et de m'écouter respirer ; cela s'appelait « ausculter ». Aussi crus-je assez longtemps devoir le qualifier d'« ausculteur ». Il me prescrivait à toutes fins utiles des sortes de granulés, au fort goût de citron, que je n'avais jamais la patience de laisser fondre, les mâchant au contraire avec une avidité coupable : qui n'a jamais mâché le glycérophosphate de chaux n'a pas connu la douceur de vivre dans les années trente.

Autopsie. Je ne sais plus de quel autre médecin, cynique par conscience professionnelle, je tiens cette expression, qui convient à toute suspension de pronostic, voire de diagnostic, non pas seulement en fait de maladie, mais en toute occasion d'incertitude provisoire – et ce ne sont pas ces sortes d'occasions qui manquent : « on verra à l'autopsie ».

Autoréférence. On connaît peut-être « Dernier panneau avant l'autoroute », extrapolé de l'antique « Dernière station-service avant l'autoroute » qu'on pouvait voir à l'époque où les autoroutes ne comportaient pas (ou guère) de tels équipements ; je crois avoir vu ailleurs : « Panneau à vendre », mais il me semble que « panneau » n'a pas exactement le même sens dans les deux cas : le premier est fonctionnel, le second simplement matériel, en attente de fonction, et ne pose donc pas le même problème logique. Dans le même ordre d'idées peut-être (mais la relation précise m'échappe), Rosanette, à Fontainebleau, qu'elle visite pour la première fois, dit : « Ça rappelle des souvenirs ! », évidemment sans savoir lesquels, et Louise, contemplant un déversoir sur la Seine à Nogent, hasarde : « C'est comme le Niagara ! », où elle n'est jamais allée. Si je ne l'invente pas, et même si je l'invente, Bouvard et Pécuchet trouvaient « ressemblants » des portraits dont ils ne connaissaient pas les modèles. « Ressemblant à qui ? », demandait Valéry à un admirateur du *Descartes* de Frans Hals : « C'est le seul portrait qu'on ait de lui ! » Dommage que ce ne soit pas vrai : il en existe au moins un autre, par Weenix, sans compter les anonymes et les apocryphes ; d'ailleurs, le *Descartes* de Hals et celui de Weenix ne se ressemblent pas entre eux, ce qui écarte tout soupçon de copie. On ne sait donc

pas lequel, ni même si l'un d'eux, est « ressemblant ». Et pourquoi Descartes devrait-il ressembler à lui-même ?

Autrefois. Un riche *farmer* américain rend visite à un cousin resté en Europe, où il cultive un modeste lopin. « Moi, se vante-t-il, quand je quitte ma ferme en voiture le matin, le soir je ne suis pas encore sorti de mon ranch. – Je vois, répond le cousin, moi aussi j'ai eu autrefois une voiture comme ça. » Le principe de cette blague est évident, mais, pour une raison qui m'échappe, j'y trouve particulièrement savoureux l'adverbe *autrefois*.

B. Je regrette la disparition récente du concept générico-axiologique (mais ni tout à fait générique ni tout à fait axiologique) que désignait cette lettre, au moins dans deux domaines : l'industrie du disque et celle du cinéma. Dans la tradition des studios d'Hollywood, « série B » qualifiait une catégorie bien déterminée de films de budget, de durée (1 h 10 contre 1 h 30 en série A) et d'ambition plus modestes, mais au créneau commercial très bien défini. La série B couvrait en fait tous les genres classiques (western, policier, comédie, mélodrame, etc.), mais en visant à moindres frais le public plutôt populaire qu'on disait naguère « du samedi soir », et qu'il atteignait à coup presque sûr, ce qui assurait sa rentabilité économique. S'y exerçaient de manière presque exclusive certains réalisateurs, comme Don Siegel, ou certains acteurs, comme Ronald Reagan, qui en maîtrisaient parfaitement les normes. Ces spécialistes attitrés, dont je viens non par hasard (puisque les autres me restent inconnus) de citer deux spécimens à la notoriété atypique, sortaient plus difficilement de ce champ discrédité que les réalisateurs ou acteurs illustres comme Howard Hawks ou James Stewart ne passaient d'un genre canonique à un autre : la frontière entre les artisans de série B et de (ce qu'on n'appelait guère) série A était apparemment aussi étanche que celle qui séparait les acteurs spécialisés dans les seconds rôles et les têtes d'affiche : on ne devenait pas plus facilement réalisateur canonique à force de réussir dans la mise en scène populaire qu'on ne devenait une vedette à force de briller comme second couteau. C'étaient là, pourrait-on dire, (deux fois) deux métiers distincts, et sans doute deux professions séparées, d'une séparation qui excluait à peu près l'idée même de « promotion » de l'une à l'autre : le quasi-

même pour une extension du domaine de cette locution, qui donne un peu de vivacité à la notion plutôt flasque de « société civile ». Elle peut servir à désigner toute activité étrangère au huis clos de la situation présente, et déployée dans le vaste monde extérieur, dit encore « monde réel ». Je me l'adressais jadis, *in petto*, dans les rencontres universitaires, pour me demander où enseignait, et quoi, le « collègue » que j'avais en face de moi, et dont le badge, au revers du veston, oubliait cette indication décisive. J'imagine aussi, dans la pénombre aux chandelles de la chapelle Sixtine, un cardinal se rencardant ainsi auprès d'un autre sur la fonction hors conclave d'un troisième, avant de songer à voter pour lui. Dans le même esprit et la même pénombre, je fantasme encore une fille de joie un peu curieuse demandant à son bref compagnon de passe : « Et alors toi, qu'est-ce que tu fais, dans le civil ? »

Clou. Dans un conte, peut-être d'Andersen, dont je ne retrouve pas la trace, et que je vais sans doute esquinter un peu, trois artisans ferronniers s'affrontent pour le concours du plus beau clou, épreuve suprême dans sa simplicité comme, en cuisine, celle de l'œuf à la coque. Le premier met au feu une barre de fer, la triture une fois rouge quelques minutes sur son enclume, et présente aux juges un clou de belle venue. Le deuxième travaille de même, et produit un clou tellement plus beau que personne n'imagine qu'on puisse le surpasser. Le troisième concurrent dédaigne la forge, et commence à marteler sa barre à froid. Les assistants ne voient pas où il veut en venir, et envisagent un instant de le disqualifier pour oubli des recettes les plus élémentaires de la ferronnerie. Sans se démonter, il martèle son fer jusqu'au moment où ses coups répétés l'ont amené au degré de chaleur nécessaire ; alors, il met la barre en forme, et finit par montrer un clou exactement aussi admirable que celui du deuxième concurrent. Pas davantage, puisque c'était impossible, mais la façon dont il a procédé fait toute la différence, et il remporte le prix à l'unanimité. Moralité contestable : en art, tout est dans la manière.

Cogito. Dans mon enfance, quand je semblais songeur, on me demandait invariablement si je pensais « à la mort de Louis XVI ». Je n'ai jamais su si cette plaisanterie était alors d'usage courant,

mais je le suppose. Le fait est qu'en ces occurrences, la certitude qu'on allait me poser cette question me conduisait non moins invariablement à « penser » – si c'est penser, car je n'en savais pas grand-chose – à ce fâcheux événement, si bien que je pouvais répondre très sincèrement « Oui », et me dispenser de tout autre compte rendu. Rien de tel que les clichés pour vous simplifier l'existence – en l'occurrence, la mienne et celle de mes parents, puisque leur question était assez largement rhétorique. Ce n'est pas qu'ils ne s'intéressaient pas à mes pensées, mais plutôt qu'ils posaient cette fausse question juste pour me signaler que j'avais présentement la bouche ouverte et l'air un peu stupide. Que les nostalgiques de la monarchie me pardonnent, mais tout compte fait, « penser à la mort de Louis XVI », sauf peut-être le 21 janvier, signifiait simplement : ne penser à rien. Je ne sais plus quelle épreuve, peut-être imaginaire, de psychologie plus ou moins cognitive, prescrit simplement au cobaye bénévole de *ne pas penser*, pendant une minute, à certain objet. À supposer que le contrôle en soit possible, on observe à tout coup que cette consigne entraîne inévitablement sa transgression : comment penser à ne pas y penser autrement qu'en y pensant ? « Je ne veux pas penser, dit fébrilement Roquentin, je pense que je ne veux pas penser. Il ne faut pas que je pense que je ne veux pas penser. Parce que c'est encore une pensée. »

« La pensée, disait Jean Paulhan, a sa face obscure, comme la lune : c'est affaire aux mots de l'éclairer et je ne vois pas d'observation sur le langage, si mince soit-elle, qui ne puisse servir à répondre à la vieille question : que pensons-nous quand nous ne pensons à rien ? » Husserl pense que toute pensée est pensée de quelque chose, Raymond Queneau, que ne penser à rien vaut mieux que ne pas penser du tout, Descartes pensait qu'il suffit de penser pour être (ou pour se prouver qu'on est), et Roquentin, toujours lui, confirme : « Ma pensée c'est *moi.* » Valéry pensait au contraire qu'on ne peut faire les deux à la fois (« Parfois je pense, parfois je suis » ; et ailleurs : « Plus je pense, plus je pense », et non : « … plus je suis »). Ambrose Bierce améliore à son tour la performance cartésienne en : « Je pense que je pense, donc je pense que je suis », mais il serait peut-être plus modeste de corriger : « Je dis que je pense, donc je pense que je suis. » Et Lacan (tradition orale) : « Je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas. » Moi-

même, je n'ai jamais été là où je pensais, et ça ne s'arrange pas vraiment.

Colloques. Succession réglée de soliloques, bizarrement baptisés « communications », en principe relatifs à un sujet commun, prétexte flasque à toutes digressions. En juillet 1967, je « communiquais » donc, dans la chaleur étouffante d'une salle du Collège de France, au colloque annuel de l'Association internationale des études françaises, consacré au « Thème de la lumière dans la littérature française ». La séance était présidée par Jean Rousset, qui était assis, à la tribune, à ma gauche, bizarrement chaussé de sandales à lanières de cuir dites alors « nu-pieds » par-dessus des socquettes blanches. Mon discours tenait sur quelques pages que, pour une raison qui m'échappe encore, j'avais posées sur une liasse beaucoup plus épaisse de feuilles vierges, ou peut-être consacrées à tout autre chose, en vue d'un autre exposé. Le temps était évidemment mesuré, et à quelque moment le président, qui par fonction devait faire respecter cet horaire, s'avisa de l'ampleur (de l'épaisseur) apparente de mon propos à suivre. Son inquiétude, que la courtoisie l'empêchait d'exprimer trop ouvertement, commença de se trahir par divers signes indirects et presque involontaires, raclements de gorge et pianotements de pupitre, qui ne pouvaient que la communiquer à un auditoire tout aussi impatient, puisque le principe de tout colloque est l'impatience de chacun au discours de chaque autre. Je perçus assez vite ce qu'il en était, et, tout en dissertant sur le jour et la nuit, je m'efforçai de rassurer mon voisin par des signes tout aussi indirects, mais apparemment trop indirects, auxquels il répondit par quelque objurgation écrite sur une fiche, que je saluai d'un sourire qui se voulait rassurant. La tension était à son comble quand je parvins soudain, en professionnel exactement minuté, à la dernière ligne de ma dernière page. Cette conclusion inespérée provoqua chez tous un tel soulagement qu'elle obtint un succès évidemment sans rapport avec son mérite. Le remerciement rituel du président fut d'une indubitable sincérité : j'avais pris le temps de faire court.

Le même Jean Rousset, je crains de l'avoir un peu choqué, l'année suivante, en débarquant, à Montauban, dans l'hôtel où logeaient les participants à un colloque sur « le Baroque » : j'étais,

pour lui, « resquiller » en tickets n'était pas voler, mais il ne voyait pas, en l'occurrence, comment séparer ces deux actions, et encore moins comment éviter l'une sans révéler l'autre. Il finit par se résigner à ce conflit intérieur, se promettant de réparer après la guerre. Malheureusement, lesdites restrictions survécurent un peu à l'Occupation, et même, si je ne m'abuse, au resquilleur lui-même, qui dut emporter avec lui son péché véniel.

Restriction mentale. Une formulation apparemment maladroite peut relever en fait du stratagème verbal, par exemple, pour se disculper sans mentir d'une faute avérée : une brute accusée de battre régulièrement sa femme répond : « Monsieur le juge, je ne l'ai battue qu'une seule fois [,] sans le faire exprès » – ça ne marche pas par écrit, où l'on doit choisir entre la virgule disculpante et son absence accablante. Ou, pour confirmer une insulte en prétendant la retirer : « J'ai dit que vous étiez un escroc, c'est vrai ; je vous présente mes excuses : j'ai tort. » Ou, comme certain critique, pour persifler sous couvert de compliment : « Toutes vos idées sont intéressantes : les unes parce qu'elles sont justes, les autres parce qu'elles sont originales. »

Rétrocratylisme. « C'est la plus parisienne des villes, aussi l'a-t-on appelée Paris » (Vialatte). « Vous, M. Victor Hugo, si digne de ce nom glorieux… » (Esprit Bellemère, pharmacien, modèle, dit-on, de M. Homais, recevant le poète dans sa bonne ville de Veules). Je ne sais plus quel métaphysicien, cité par Jean Paulhan, disait, mais en vers, que l'orange mérite bien son appellation, car elle en a l'aspect, la forme et la couleur, et même la saveur. Aucun traité de logique ou de rhétorique ne mentionne cette variété farcesque de paralogisme, rétrocratylienne en somme, qui motive la chose par son mot.

Réverbère. Nous sommes bien injustes avec cet ivrogne qui, ayant perdu sa clé dans la rue, la cherchait sous un réverbère, non parce qu'il pensait l'avoir laissée tomber là, mais parce que c'était le seul endroit assez éclairé pour sa recherche. La plupart de nos actions, individuelles ou collectives, s'exercent non là où il faut, mais là où nous le pouvons. Pour paraphraser Pascal : ne pouvant faire que le nécessaire soit possible, on fait que le possible soit nécessaire.

vrai qu'à New York, les immeubles changent aussi, et sans bouger, de nom comme de chemise, au gré des mouvements du marché. Il ne me gêne pas trop que l'insipide Gulf & Western soit devenu le « Trump International Hotel », ni le ridicule ATT style Chippendale de Philip Johnson le « Sony Plaza », mais j'ai beaucoup de mal à appeler « General Electric » le toujours jeune RCA, figure de proue du Rockefeller Center, ou « MetLife » le Pan Am du vieux Gropius. Souhaitons au moins que le chef-d'œuvre de Mies, luminescent au crépuscule sur Park Avenue, reste à jamais le « Seagram » qu'il est encore.

Scrupules. Roland Barthes disait volontiers avoir horreur du téléphone, ce qui n'incitait guère à l'appeler, mais, conscient de cet effet, il le prévenait aussitôt en affirmant qu'il ne détestait que d'appeler lui-même, et qu'il était au contraire ravi de *recevoir* un coup de téléphone. Cette nuance me semblait paradoxale, mais je ne sais quel accent de vérité la rendait crédible, et après tout, si un appel imprévu peut vous déranger, devoir appeler quelqu'un, sans savoir dans quelle disposition on va le trouver, peut vous angoisser, comme, d'ailleurs, *devoir faire* quoi que ce soit : rien de plus angoissant que la contemplation d'un agenda, dont la meilleure échappatoire est de tout faire avant de l'avoir dû.

C'est sur ce fond que je me rappelle la circonstance où il prit une initiative qui ne pouvait que lui coûter : un jour d'octobre 1977, il m'annonça au téléphone le décès de sa mère, ajoutant simplement : « Je n'aurais pas voulu que vous l'appreniez par les journaux. » Il se trouve que je la connaissais peu, ne l'ayant rencontrée qu'une fois, et qu'en cela au moins j'étais tout sauf un intime. Je dois donc bien supposer que nous fûmes plusieurs à apprendre et partager son deuil de cette manière, plusieurs à qui il voulut éviter de l'apprendre « par les journaux ». Je ne connais pas de plus émouvante marque de ce qu'on appelle, un peu gauchement, la délicatesse. Pour ce genre de souci d'autrui, son mot à lui était plutôt : *scrupule.*

En février 1980, quand j'appris par la radio l'accident dont il avait été victime rue des Écoles, je ne crus pas un instant à sa gravité. Puis, j'appris qu'il était en soins intensifs à la Salpêtrière, bardé de tuyaux, je pensai qu'il n'aimerait pas qu'on le vît dans cet état, et

je décidai d'attendre pour lui rendre visite une amélioration qui ne pouvait manquer de venir. Je continuais de croire sans faille à son prochain rétablissement, et la nouvelle de sa mort, un mois plus tard, me saisit tout autant que si rien ne l'avait jamais laissé craindre. Je m'étonne encore de cet étrange accès d'optimisme, et je m'interroge en vain sur ses raisons, excluant par principe (par lâcheté, peut-être) la lâcheté. Le même *wishful thinking* me persuada, en juin 2004, de la guérison de Jacques Derrida, que je retrouvai, après plusieurs années, au déjeuner parisien de New York University. On avait allégé son traitement, je le vis et l'entendis vaillant, presque gai, et je le crus naïvement, comme d'autres peut-être, en voie de rétablissement. Nous nous quittâmes sur un « À bientôt » confiant. On sait la suite, une suite dont je ne saurai jamais s'il la pressentait lui-même ce jour-là et nous donnait le change, ou s'il partageait nos illusions.

Pour Roland Barthes, la vérité est peut-être que j'avais *déjà* vu ce que je ne voulais pas voir. C'était dans un avion qui nous conduisait à New York, en novembre 1978, lui pour une conférence et moi pour un séjour de plus longue haleine. Nous n'étions pas dans la même cabine, et à quelque moment je me déplaçai pour aller lui parler. Il dormait profondément, tête renversée, bouche ouverte, et, un instant, je le vis aussi mort que la momie de *Plain-Chant*, sans son masque d'or. Je m'assurai du contraire sans l'éveiller, et retournai à ma place. Une limousine affrétée par l'université, qui l'attendait pour le conduire à bon port, nous emmena, moi en surnombre, jusqu'au Village. J'ai un souvenir assez net de la conférence (« Longtemps je me suis couché de bonne heure ») qu'il prononça dans une grande salle de l'École de droit donnant sur Washington Square, et du séminaire qui se tint autour de lui, le lendemain ou surlendemain, avec la fine fleur de l'intelligentsia locale. Je trouvais bien imprudente la manière dont il annonçait *urbi et orbi* l'écriture d'un roman à venir, et je crois lui avoir dit alors : « Vous n'êtes vraiment pas superstitieux ! » Ce n'était pas une remarque bien obligeante, mais au lieu de s'en offusquer, il répondit simplement « J'ai confiance », ce qui valait confirmation. De fait, je l'ai toujours entendu parler sans angoisse de ses projets de livres, à l'exception notable de *Fragments d'un discours amoureux*, qu'il jugea longtemps « impubliable » – on sait ce qu'il en advint –,

mais ce n'était pas du tout la même angoisse, et ce n'était même probablement pas de l'angoisse : simplement une appréciation dubitative sous forme de pronostic éditorial, erroné comme ils le sont presque tous. Il avait donc ordinairement « confiance », et ne craignait pas de faire des projets en public : il allait continuer de le faire pendant ses deux dernières années de séminaire au Collège de France, où il résorbait en objet d'étude un programme proprement asymptotique, et voué à ne s'accomplir que dans sa propre « préparation ».

Comme nous étions en veine d'indiscrétion, quelqu'un (d'autre, j'espère, mais je ne sais plus trop) l'interrogea sur ses rêves. Le divan n'était pas loin, et il ne manquait pas d'analystes bénévoles dans la salle. Il répondit, un peu plus fraîchement, qu'il détestait rêver, et qu'il se protégeait contre des cauchemars, d'ailleurs plus agaçants que terrifiants (« de vagues cas de conscience, d'infimes scrupules », précisa-t-il, si l'on peut qualifier cela de « précision »), en prenant chaque soir un « très léger somnifère ». J'en conclus que l'ennui, plus que tout sa bête noire, le harcelait jusque dans son sommeil. Il ne fut évidemment plus question de tout cela entre nous, mais je me demande encore si ses dernières nuits d'hôpital furent aussi dénuées de songes qu'il l'avait constamment souhaité. Mourir d'ennui, cette hyperbole dont on abuse parfois, pourrait être la pire des morts.

Secrétaire. Une charmante vieille dame, au téléphone, demande si elle pourrait parler « au secrétaire de Gérard Genette ». Si j'avais répondu « C'est lui-même », je n'aurais fait que susciter une nouvelle question. Si j'avais avoué la vérité – que « Gérard Genette » n'avait pas de secrétaire –, j'aurais sans doute horriblement déçu la vieille dame. Je déguisai donc (bien inutilement) ma voix pour lui répondre, en tant sans doute que sous-secrétaire ou zélé valet de chambre, que j'allais voir si le secrétaire en titre était disponible. Après quelques dizaines de secondes, et dans ma voix authentique, je me présentai comme « Gérard Genette » lui-même, excusant l'absence regrettable de son assistant (terme, on le sait, plus socialement correct, que je la supposais capable de traduire dans l'idiome de sa classe). L'embarras de la vieille dame fut pire que celui que je souhaitais lui éviter : elle était navrée de me déranger en personne

Je me souviens des autobus à plate-forme arrière, où l'on entrait une fois la courroie qui la fermait décrochée par les soins du receveur, qui se chargeait ensuite de composter, en l'introduisant dans une sorte de moulinette horizontale à manivelle cliquetante, un ou plusieurs tickets selon le nombre de « sections » à parcourir, ticket(s) que l'on avait détaché(s) soi-même, en suivant le pointillé, d'un petit rouleau dont on conservait le reste par-devers soi, pour d'autres voyages à venir. Une fois l'opération menée à bien, le receveur autorisait le conducteur à repartir en tirant sur la poignée d'une chaîne assez semblable à celle des chasses d'eau de l'époque.

*

Je me souviens de « Eh, oh, ton père n'est pas vitrier ! », qui signifiait : « Tu me bouches la vue. »

*

Je me souviens de la manière dont on fustigeait l'arrogance et la présomption : « Il croit que c'est arrivé » ; on ne savait pas quoi, et ce n'était pas nécessaire.

*

Je me souviens qu'un franc valait vingt sous, et qu'on disait : « Il lui manque toujours vingt sous pour faire un franc. » Et encore qu'une route, quelque part entre Versailles et Saint-Germain, s'appelait la « route de quarante sous » ; mais je ne sais plus pourquoi.

*

Je me souviens des billets de trains de banlieue dits « aller-retour », qui consistaient en un petit carton dont on devait soigneusement conserver un tiers, séparé des deux autres par une ligne perforée, pour le voyage de retour ; et qu'on le perdait souvent.

*

Je me souviens de la course automobile des Mille Milles, qui se courait sur de petites routes d'Italie, à fond la caisse.

*

Je me souviens de Marie Dubas, de Damia, de Fréhel, de Renée Lebas, de Georgette Plana, de Berthe Silva, de Lys Gauty, de Lucienne Delyle, de Lucienne Boyer, et de Lina Margy dans Le Petit Vin blanc.

*

Je me souviens de Jean Rochefort et Jean-Pierre Marielle en duo dans Paris jadis, *paroles de Jean-Roger Caussimon, musique de Philippe Sarde : « Dans l'Paris des républiques, l'accordéon nostalgique… »*

*

Je me souviens des métaphores incohérentes : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie », « Moissons coupées dans l'œuf », « Forêt vierge où la main de l'homme n'a jamais mis le pied », « Le char de l'État navigue sur un volcan », « Une étoile en herbe qui chante déjà de main de maître », « C'est la goutte d'eau qui met le feu aux poudres », « La vie est un tissu de coups de poignard qu'il faut avaler goutte à goutte », « Le ralentissement de la croissance s'accélère », « La morsure du temps, qui a déjà séché tant de larmes, laissera pousser de l'herbe sur cette blessure », « Un ferment de discorde a été jeté parmi nous, et, si on ne le coupe pas à la racine, il deviendra vite un incendie capable de noyer le pays ».

*

Je me souviens du temps où Raymond Kopa débutait au SCO, c'est-à-dire, je suppose, au Sporting-Club de l'Ouest, et où le chef, Pierre Dervaux je crois, interrompait un concert (peut-être simplement une répétition) de l'orchestre d'Angers pour annoncer triomphalement : « Le SCO mène 1 à 0 ! »

*

Je me souviens qu'au début des années soixante la Fnac s'écrivait FNAC, *acronyme de « Fédération nationale d'achat des cadres », et pilotait une modeste boutique, boulevard de Sébastopol, sur le trottoir de droite en venant du Châtelet, où l'on ne vendait que des appareils photo à prix raisonnables.*

*

son domaine, parcourant toujours, malgré sa fatigue croissante, une verste de plus au moment où il pourrait raisonnablement boucler sa boucle. À la fin, épuisé, il s'écroule sur le sol et rend l'âme. Aussitôt, ses accompagnateurs creusent là où il est tombé une fosse à ses exactes dimensions, et le recouvrent à tout jamais. Voilà justement, conclut le narrateur, « ce qu'il faut de terre à l'homme ».

Timing. On dira ce qu'on voudra, mais ce garçon avait un sacré sens du *timing*. Voyez cette série de coïncidences qui ne doivent évidemment rien au hasard : il naît la nuit de Noël, meurt le Vendredi saint, ressuscite le dimanche de Pâques, et monte au Ciel – ça ne s'invente pas – le jour de l'Ascension. Je ne vois de comparable, dans notre Histoire nationale, que la malice toute profane avec laquelle le peuple de Paris, pour prendre la Bastille, choisit justement un 14 Juillet.

Titre. Mon souvenir journalistique le plus amèrement divertissant concerne un titre ; il faut rappeler que, bien plus encore que la radio ou la télévision, la presse écrite – même ou surtout la plus prétendument « culturelle » – fait grande consommation de titres, et qu'elle y cherche souvent midi à quatorze heures, à grand renfort de formules passe-partout et de calembours consternants, même pour moi. Il semble d'ailleurs que l'éminente dignité des « titreurs » les protège du contrôle des rédacteurs en chef, et même des correcteurs : c'est aujourd'hui dans les titres que l'on peut trouver la plus belle qualité de cuirs, coquilles et autres contributions au médialecte. Le principe de ce paradoxe est évidemment celui de la fameuse « lettre volée » : plus c'est visible, moins ça se voit. J'avais « donné », comme on dit, à l'une de ces pages le compte rendu d'un très sérieux ouvrage sur la peinture américaine moderne, et ma recension rivalisait de pesanteur avec l'ouvrage recensé. Heureusement, le journal en question jouissait alors (et jouit peut-être encore) de la collaboration d'un « titreur » hautement facétieux, qui savait alléger toutes choses. L'auteur n'a généralement aucun contrôle sur cette ultime intervention, qui lui sera pourtant inévitablement imputée par les lecteurs, si d'aventure il s'en trouve. Mon compte rendu parut donc, intitulé comme suit : « L'Amérique

de bois dont Roland tint à préciser qu'il n'était pas « de fermette », mais qu'il servait vraiment à chauffer la maison : la fermette était déjà, ou encore, un objet trop socialement connoté pour qu'on l'associât à ce foyer domestique sans faux-semblant. L'auteur de *L'Empire des signes* se consacrait, ces jours-là, à tracer sur papier – je ne sais plus trop s'il s'agissait d'encre, de gouache ou d'aquarelle (« L'aquarelle est diabolique ») – des quasi-formes généralement non figuratives, quelque part entre écriture, dessin et peinture, qui évoquaient un peu Masson, un peu Michaux, un peu Twombly bien sûr, parfois comme l'esquisse en miniature d'un *dripping* de Pollock, si telle chose était possible ; mais sa marque propre, toujours légère et comme frissonnante, s'identifiait dès l'abord. Cet aspect de son œuvre, on le sait, avait surgi en 1971, mais je crois bien l'avoir effectivement découvert ce jour-là, comme il tournait pour nous les pages d'un de ses cartons – puisqu'il faut bien appeler « pages » ces feuilles plus que modestes qui excédaient rarement notre format A 4, et où s'exerçait ce qu'il appelle ailleurs « la graphie pour rien », ou « le signifiant sans signifié ». Affecter à ce bricolage intime le support même de l'écriture professionnelle – parfois à l'en-tête involontairement ironique de l'École des hautes études – était une façon d'unir, sinon de confondre dans un même geste ces deux activités, et peut-être de reverser sur la première la légèreté quasi ludique de la seconde, qui se voulait chez lui, comme celle du piano, une pratique d'amateur. Pour lui, aucun art – pas davantage, je pense, la littérature – ne supportait vraiment la contrainte d'un métier.

Il nous fit présent d'une de ces pages – au « marker », semble-t-il –, avec cette dédicace que j'ai maintenant sous les yeux : « Pour Babette, ce petit "texte", Roland Barthes, 14 sept 72. » *Sept*, quoique suivi d'aucun point, n'est évidemment pas pour le chiffre 7 (juillet), mais bien pour *septembre*. Et comme je suis tout à fait certain du jour de notre visite, le 20 avril 1973, je dois inférer que la date inscrite n'est pas celle de la dédicace, mais bien de la production de l'œuvre, que l'auteur disposait de cette feuille depuis quelques mois, qu'il l'avait datée (et peut-être signée) le jour de sa composition, et qu'il avait simplement suscrit la dédicace proprement dite lors de notre passage, entre « texte » et signature. Pourtant, rien, ni dans la graphie, ni dans la teinte de l'encre, ne

témoigne d'une quelconque distance temporelle entre l'inscription de la dédicace, celle de la signature et celle de la date, alors que la plupart de ses (autres) feuilles ne sont aucunement signées (son nom étant, le plus souvent, simplement porté au dos), et ne sont datées qu'au crayon ; jamais non plus de titre – pas même « sans titre » – qui pourrait, trop indiscrètement, revendiquer un statut d'œuvre. Une enquête historique éclaircirait peut-être cette énigme, mais aucune ne dira pourquoi c'est seulement aujourd'hui que je m'en avise, trente ans plus tard, au retour d'une sorte de pèlerinage à l'Adour, descendu, cette fois, d'Aire à Urt – où, amarrée en contrebas du seul pont, somnolait encore la dernière galupe, devant l'auberge de campagne homonyme qu'on peut bien tenir pour l'auberge par excellence.

Mais si le « texte », sur papier bleu pâle, consiste en cet entrelacs subtil de virgules « sans signifié » (et quel signifié pour un entrelacs de virgules ?), s'interrompant, comme presque tous, à quelques centimètres de chaque bord pour respecter de lui-même une marge de silence, je me découvre encore plus touché par cette présence finale, en dédicace, date et signature, de l'*écriture* de l'auteur. Je dis « signature » par convention, mais je ne crois pas que RB ait jamais *signé* quoi que ce fût autrement qu'en inscrivant son nom, abrégé ou non – *Roland Barthes*, *R Barthes*, *RB*, parfois, plus intime (mais toujours sans point), *Roland B* –, dans la même graphie que le texte qu'il devait authentifier, au mépris de ces effets, présumés inimitables, par quoi nous ornons généralement nos paraphes. Suffisait à l'identifier, sans contrefaçon possible, cette écriture si pleine et si déliée, fidèle envers et contre tout à la plume et à l'encre bleue, viscéralement (pour une fois, mais comme souvent à son propos, cet adverbe s'impose) hostile au tracé uniformément filé de la pointe-bille : son appréciation stylistique la plus sévère était, à peine métaphorique : « écriture bic ». Le fameux degré zéro, qu'on lui a parfois renvoyé comme un slogan minimaliste, n'était pas pour lui cette indifférence au médium, puritaine ou désinvolte, qui vise une dénotation tout idéale à travers une forme transparente et sans connotation. La « maladie » dont il feignait de se plaindre, ou de s'étonner, était au contraire, comme on le sait, de « voir le langage ». Langage ou dessin, dans tous ces « petits textes », il nous invitait à (mieux) *voir l'écriture*.

Contre-épreuve, peut-être : dans ces mêmes années soixante-dix, à la fin d'une longuette soutenance, avant de se lever et de quitter la salle, il déchire une feuille de papier dont, faute de corbeille, il laisse les débris sur la table du jury. Comme je n'étais pas encore sorti, une étudiante me demande si elle peut recueillir le précieux autographe. Je lui réponds que je n'ai certainement aucune autorisation à donner ou à refuser, mais qu'elle peut toujours faire comme si je n'y étais pas. Elle reconstitue la feuille déchirée, et nous constatons ensemble qu'elle est – degré zéro absolu – vierge de toute inscription. L'étudiante fétichiste emporte néanmoins ces fragments, qu'on retrouvera peut-être un jour dans quelque exposition vraiment exhaustive. Peu après, je demande à RB la clé de ce mystère. « C'est tout simple, me répond-il : je ne voulais pas qu'on voie que je n'avais rien trouvé à noter de toute la séance. Mais j'aurais sans doute mieux fait d'emporter cette page blanche. »

Comme quoi l'absence de trace est encore une trace.

Transition. Après 1956, c'est-à-dire après l'épisode shakespearien du « Rapport attribué à… » – palinodie aussi consternante par son indigence théorique que stupéfiante par ses prétendues « révélations » historiques, d'ailleurs vite enterrée par la direction du PC français et presque aussi vite annulée par la répression (qu'il fallait bien « attribuer » au même) du soulèvement hongrois –, la sortie politique du stalinisme s'opérait par les voies les plus diverses. Les uns entamaient une illusoire cure d'« opposition interne » les autres cherchaient leur salut dans des groupuscules extérieurs dont la finalité était d'ailleurs la même : bricoler dans l'incurable. Je ne sais plus quel enchaînement de hasards individuels m'orienta passagèrement vers le seul, peut-être, dont la stratégie fût tout à fait autonome et intellectuellement estimable : *Socialisme ou Barbarie.* Le groupe, dit plus familièrement « S ou B », animé (sous divers pseudonymes : « Chaulieu », « Cardan », etc.) par Cornélius Castoriadis, Claude Lefort et quelques autres, devait son nom à la revue qu'il publiait, et dont je lus plusieurs numéros, puis, à titre rétroactif, la collection entière, avec une fièvre compréhensible : la critique du totalitarisme y était à la fois apparemment radicale et formulée d'un point de vue « révolutionnaire », à partir d'un néo-bolchevisme de rite trotskiste remis en question comme lui-même enta-

fagoté que jamais, après avoir dû déposer son cigarillo éteint dans le cendrier (ici, on ne fume pas), s'adresse à l'accueil de je ne sais quelle firme *high tech* pour obtenir le numéro de téléphone d'un ancien employé de cette entreprise. L'hôtesse, grande, jeune, belle et condescendante, tape le nom de l'ex-employé sur le clavier d'un ordinateur d'époque, c'est-à-dire, je crois, régi par des bobines de bande magnétique. La machine démarre, tourne, puis commence à cracher des informations, sans doute en grande partie périmées, sur les feuilles à marges perforées d'une bruyante imprimante à l'ancienne. Columbo souffre, se tortille devant le comptoir, s'impatiente, rappelle qu'il lui suffit d'un numéro de téléphone, demande deux ou trois fois s'il y en aura pour longtemps. L'hôtesse, de plus en plus dédaigneuse, lui fait comprendre par voie de mutisme que cela prendra, ni plus ni moins, le temps qu'il faudra. Columbo se résigne, s'effondre, les minutes passent. Le cliquetis de l'imprimante finit par se taire. Columbo le signale à l'hôtesse, qui acquiesce froidement : « En effet », extrait la feuille, la déchire en suivant quelque pointillé, et la lui tend, couverte d'informations inutiles. Columbo contemple la feuille et répète une dernière fois qu'il n'avait demandé qu'un simple numéro de téléphone. L'hôtesse, devenue presque aimable, lui explique enfin : « L'ordinateur ne peut donner que tout ou rien. » Columbo enregistre la leçon, mémorise le numéro, laisse tomber la feuille, entre dans l'ascenseur, en ressort aussitôt pour récupérer son mégot dans le cendrier : infime revanche, à la Charlot, de l'humain sur la rigidité bureaucratique, et sur l'inflexibilité de l'équipement technique. Tout cela, bien sûr, se passait en des temps très anciens, à la protohistoire de l'âge informatique, mais enfin, *zéro - un*, c'est bien encore, et à jamais, la logique horriblement binaire du « tout ou rien ».

Trace. Au printemps 1973, Roland Barthes passait en famille les vacances de Pâques à la « lumière du Sud-Ouest », dans cette maison, à l'entrée du village, dont les volets bleus font camaïeu aux iris qui fleurissent au bas du mur. Derrière la maison, un jardin en verger s'étend jusqu'à une échappée sur l'Adour – que je fantasme peut-être aujourd'hui par rétrofiction. Dans la salle du rez-de-chaussée, Henriette Barthes entretenait silencieusement un feu

Zarzuela. C'est le nom bien connu d'une maison de campagne proche de Madrid, où réside ma reine préférée, mais aussi d'un genre, toujours savoureux, d'opérette ou d'opéra-bouffe typiquement hispanique, qui a survécu et survivra peut-être à quelques siècles de modes et de contre-modes, et encore d'une salle de théâtre madrilène plus ou moins exclusivement consacrée à ce genre. Sur l'enchaînement de ces diverses acceptions, les avis des historiens divergent. Du moins peut-on supposer à tout hasard que le sens le plus ancien de ce mot, et d'où pourraient dériver tous les autres, est « sorte de bouillabaisse », *waterzooi* ibérique, bardadrac culinaire (en anglais familier : *clean up the kitchen*), aussi typiquement espagnol que l'auberge ainsi qualifiée, où l'on ne trouve que ce qu'on y apporte. Quelqu'un a avancé que cette dernière définition pourrait s'appliquer à la lecture. Ce n'est pas ici que l'on contestera cette opinion.

Zut. Ce pourrait être mon dernier mot.